



PASCAL MANOUKIAN GUERRE DES HOMMES

De 1975 à 1995, le reporter a couvert les conflits qui ont secoué le monde. Il témoigne de son expérience dans un livre remarquable.

INTERVIEW ALFRED DE MONTESQUIOU



Pascal Manoukian, à Beyrouth, en 1981. Ci-contre en Afghanistan.

« Le diable au creux de la main » sonne comme les paroles d'une chanson à texte. C'est en fait le titre d'un livre rare et raffiné, tant par sa prose que par ses sentiments. L'histoire d'une vie de reporter de guerre, racontée en creux : non pas une autobiographie mais un récit, presque onirique, pour transcrire le monde tel qu'il est. Directeur de Capa, grande agence de presse télé, Pascal Manoukian écrit comme on filme un documentaire : en braquant son regard sur les autres pour capter les détails essentiels.

Paris Match. Pourquoi mettre sur papier ces souvenirs disparates de plus de vingt ans de reportages, du Guatemala au Cambodge en passant par l'Irak et l'ex-Yougoslavie ?

Pascal Manoukian. Mon métier de reporter a commencé comme pigiste texte, puis j'ai travaillé en tant que photographe, et enfin derrière la caméra. Mais j'ai toujours gardé la passion des mots, c'est-à-dire l'envie de raconter des histoires.

Qu'est-ce qui vous a poussé vers le reportage de guerre ?

Par mes origines arméniennes, j'ai grandi avec des récits de massacres. Ma grand-mère a survécu par miracle au génocide de 1916 qui a fait plus d'un million de morts. Il y a des familles où on n'en parle pas, et d'autres où on en parle. Ce fut le cas de la mienne. Donc j'ai toujours entendu ces histoires de bourreaux, de crimes épouvantables. Mais un crime, si grand soit-il, demeure impuni s'il n'y a pas de preuves pour le faire condamner.

Vous êtes devenu reporter pour rassembler des preuves ?

En partie. Dans le cas du génocide arménien, par exemple, il n'existe qu'une poignée de photos et peut-être vingt secondes de film. Les Turcs en ont toujours profité pour nier ou minimiser leur crime. Je me suis lancé dans le journalisme en me disant que mon rôle serait d'empêcher que les bourreaux de demain puissent s'en tirer de la même façon, faute de témoignages. Et c'est vrai qu'à



**JE SUIS JOURNALISTE
POUR QUE LES
BOURREAUX DE DEMAIN
NE PUISSENT PAS S'EN
TIRER FAUTE DE
TÉMOIGNAGES.**

Sarajevo, au Nicaragua ou ailleurs, j'ai souvent eu la sensation de croiser mon histoire, les récits de mon enfance.

Témoigner, c'est votre forme d'engagement ?

On peut être tenté de franchir la ligne, de s'engager plus loin pour une cause qu'on est venu couvrir. Certains trouvent ça difficile de ne pas franchir la ligne rouge. Mais je pense qu'il faut éviter de le faire. Moi, par exemple, je n'aurais jamais pris les armes pour une cause. Par contre, on n'a parfois pas d'autre choix que de s'impliquer, d'aller plus loin que son métier, en aidant à sa façon. ■

« *Le diable au creux de la main* », de Pascal Manoukian, éd. Don Quichotte, 300 pages, 18,90 euros.

LETTRES DE SANG

Au commencement était l'Irak. Face au déferlement de violence qui a lieu en Syrie, il est bon de se plonger dans les « Lettres de Bagdad », de Lucas Menget. D'abord pour constater que c'est bien là que la vieille fracture entre sunnites et chiïtes s'est rouverte à la faveur de l'invasion calamiteuse décidée en mars 2003 par George Bush. Ensuite pour se rappeler que c'est en Irak encore qu'a été inventé le djihad moderne et que les fils de cette idéologie forment aujourd'hui la frange la plus extrême de l'insurrection syrienne, celle qui fait peur, celle qui obsède l'Occident qui, usé par huit ans de présence en Mésopotamie et douze autres en Afghanistan, rechigne à s'engager dans un autre conflit. Enfin, parce que ces lettres brillent par l'humanité qu'elles contiennent. Celle de leur auteur, jeune reporter que ce conflit a fait mûrir en le dépouillant de ses illusions pour n'en garder qu'une seule, ce vœu imperturbable de témoigner des autres. Et il le fait magnifiquement en racontant ces personnages, guides et journalistes, soldats américains et Irakiens de la rue, qui, avec peu de points en commun, ont dû par un hasard de l'Histoire cohabiter au cœur d'un enfer toutes ces années.

« *Lettres de Bagdad* », de Lucas Menget, éd. Thierry Marchaisse, 140 pages, 14,90 euros.



Régis Le Sommier